

Notes sur le bugo

#####

Walter Pfluger

Ouagadougou

1986

Pour Jacky

I Généralités sur l'Institution et ses représentants

Le travail auquel nous nous sommes consacrés dans le Yatenga, au nord du Burkina Faso, s'applique à reconstruire le modèle d'organisation politique des groupes ethniques autochtones de cette région. Lors de notre travail sur le terrain, nous avons rencontré une personnalité et une Institution qui semble bien être, depuis assez longtemps déjà, le véritable représentant des autochtones du Yatenga mais nous ignorons jusqu'ici presque tout à son sujet¹.

L'abondance et la qualité des informations que nous avons pu recueillir nous ont poussé à les présenter ci-après bien qu'il nous manquait jusqu'ici la possibilité de procéder à des recherches systématiques plus longues. Le matériel sur lequel nous nous appuyons provient de quatre entretiens que nous avons eus, en partie avec l'ancien représentant de cette institution, le buguba.²

¹ Les travaux de Izard, 1980 et 1985 ; Pageard, 1963 ; Schweeger-Hefel/Staude 1972 (avec d'autres données bibliographiques) sont quasiment les seules sources existantes sur ce thème. A la fin de nos travaux relatifs à cet article, Madame Schweeger-Hefel a eu l'amabilité de nous faire part de sa dernière publication : Anne Marie Schweeger-Hefel, Kinkirse-Boghoba-saba. Wien 1986

² bugo, plur. buguba

Le premier entretien que nous avons eu s'est déroulé le 13/2/85 avec Burema Gitti et s'est tenu dans la concession de ce dernier, située à Ronga¹. C'est également dans ce village que Yiso Sige nous a donné, le 11/2/86, des informations importantes sur les rites des funérailles des buguba. Burema Gitti et Yiso Sige sont des descendants des buguba. En raison de l'islamisation ils n'en ont pas pris les fonctions.

Ensuite nous nous sommes rendus dans les deux centres des buguba dans le nord du Yatenga : Luguri et Yisigi. A notre arrivée à Yisigi, le 17/2/86, le bugo de cette localité et un de ses plus jeunes frères nous attendaient pour l'entretien. Le 21/2/86, une grande réception nous était réservée à Luguri, en présence de six buguba. Notre principal locuteur était le Reko-bugo.

Tous les entretiens se sont déroulés en moore² et ont été enregistrés sur bande. La plus grande partie des transcriptions et des traductions a été réalisée en toute indépendance, le reste avec l'aide de mon ami Moussa Ouédraogo de Ouahigouya, auquel j'adresse ici mes sincères remerciements.

¹ Pour les noms des villages et leur localisation, voir Izard 1986, où l'on trouve une carte.

² Toutes les citations sont données en moore. Mais il faut tenir compte du fait que le moore du Yatenga diffère énormément du moore de Ouagadougou qui est généralement choisi comme base pour l'écriture du moore.

Les trois parties qui composent notre texte donneront une première image provisoire de l'Institution qui, étant imprégnée de particularités locales et régionales, ne doit en aucun cas être considérée comme générale.

I Généralités sur l'Institution et ses représentants

II¹ Enterrement d'un bugo et installation de son successeur

III Le bugo : ses rites et fêtes

¹ Les parties II et III seront publiées plus tard.

I

Il y a encore quelques décennies, le voyageur pouvait, en regardant bien, découvrir dans de nombreux villages du Yatenga une zaka¹ qui était construite un peu à l'écart des autres zakse sur une petite hauteur (kûkûbo). Cette zaka, avec forcément un tiibo² situé non loin de l'entrée de la cour (dagnôore)³ ne pouvait être que la concession d'un bugo. Le nombre des buguba dans le Yatenga est aujourd'hui très réduit et ne cesse de diminuer rapidement. Les zakse des buguba sont peu à peu abandonnées. Les partisans de l'Islam trouvent des moyens d'empêcher que les sacrifices ne se fassent sur le tiibo.

Tous les buguba, sans exception, sont des yôyôse⁴, appartenant au buudu⁵ tengendemba⁶. Contrairement à ce qu'on

¹ zaka, plur. zakse. Cour d'un groupe de frères avec leurs descendants. La forme des cours et des habitations des autochtones diffère de celles des mossi.

² tiibo, plur. id. Nom donné à l'autel des buguba.

³ dagnôore : formé de zaka/nôore - cour/bouche, ouverture, est l'entrée de la zaka et signifie dans la langue le représentant de toute la zaka.

⁴ yôyôga, plur. yôyôse.

⁵ tengenneda, plur. tengendemba ; formé de tenga/neda - terre/homme, personne.

⁶ buudu, inv. terme qui désigne tout groupe d'ascendance patrilinéaire, du plus petit patriliniage au plus grand groupe de descendants agnatiques.

pensait jusqu'à maintenant, l'origine de leur Institution n'est pas à rechercher chez les Dogon. Le premier bugo de la région était un tengenbio¹ des Fulba², originaire de Yerege, qui passait par Kononga pour venir à Bogoya³. La tradition veut que, depuis, naaba Yâdga⁴, le Bogoya-bugo soit le premier à célébrer le tiido⁵, fête annuelle des buguba dans le Yatenga. Naaba Kângo a légué ce privilège au bugo de Luguri⁶.

-
- ¹ tengenbio, plur. tengenbîisi ; formé de tenga/bio - terre/enfant, semence, fruit et prend au pluriel le sens de graine, fruit, étant donné que le pluriel d'enfants est komba.
- ² Fulga/Fulgo, plur. Fulba/Fulse ; caractérise dans la langue moore du Yatenga les Kurumba. A ce propos : Schweeger-Hefel/Staude 1972, et Gérard 1985.
- ³ Dans le même buudu il y avait deux buguba. Le frère aîné (keema) était à Bogoya, le plus jeune (yawa) à Kononga. Les deux fonctions n'existent plus.
- ⁴ cf. Izard 1985
- ⁵ cf. Izard 1985, p. 204
- ⁶ L'histoire, qui raconte comment Naaba Kângo ôta au village de Bogoya ce privilège pour l'attribuer à celui de Luguri, fut écrite pour la première fois par Frobenius en 1924. M. Izard nous en a donné ensuite une autre version. A une prochaine occasion, nous ferons une comparaison et une synthèse avec la version qui nous est donnée.

S'il faut rechercher l'origine des buguda¹ de la région précisément à Bogoya, c'est qu'il y avait à cet endroit un lieu de rassemblement des kinkirse². Alors que le yôyôga, qui venait de Yerege et recherchait un endroit pour se fixer, s'installa à Bogoya, les kinkirse du village le désignèrent et un d'entre eux descendit sur lui (a sigio)

Les kinkirse ne choisissent pas de se fixer arbitrairement sur n'importe qui. La condition indispensable à remplir est d'avoir le statut ontologique de yôyôga. Un yôyôga est une personne qui est née avec trois pierres dans le ventre. Mais il existe aussi la possibilité d'acheter la yôyôre³ chez un yôyôga. C'est la seule possibilité pour un nakombga⁴ de devenir yôyôga. Au cours d'une initiation d'assez longue durée le yôyôga donne au prétendant un médicament (tiim)⁵ si bien qu'à la fin de l'initiation son

¹ buguda, inv. ; force et capacité d'un bugo.

² kinkirgo, plur. kinkirse ; l'étymologie nous est inconnue, cf. Alexandre, 1953. Ce mot a deux significations différentes : il désigne tantôt une sorte d'esprits, cf. Bonnet 1986², tantôt des jumeaux humains.

³ yôyôre/yôyônem, inv. ; force et capacité d'un yôyôga

⁴ nakonbga, plur. nakombse ; descendant du chef (naaba) des Mossi en ligne agnatique, cf. Izard, 1986.

⁵ tiim, plur. tiima ; médicament.

statut ontologique se trouve transformé¹.

Avant sa mort, le bugo remet les trois pierres à son successeur. Il se met à vomir et il les crache dans la paume des mains tendues de ce dernier, après quoi celui-ci avale les pierres. Tant que le bugo n'a pas remis les pierres, il lui est impossible de mourir et ainsi il peut arriver qu'un bugo doive rester pendant des années dans le coma. Les trois pierres portent toujours la même couleur. Si elles sont noires ou foncées, cela signifie que celui qui les avait est un bon bugo. Par contre, si elles sont rayées ou tachetées, cela montre que le bugo a un mauvais caractère et qu'il est méchant².

Il ne faut pas confondre le bugo avec le baga³ dont l'institution a, tout au moins en partie, un profil semblable et qui est également yôyôga.

¹ Nous ne pouvons que supposer qu'au cours de cette initiation trois pierres sont données au prétendant qui les avale.

² Dans la limite de nos informations, tous les yôyôse sont nés avec trois pierres dans le ventre. Mais il n'y a que les buguba qui les transmettent.

³ cf. Bonnet, 1986¹ ; et Delobsom 1934

Nous représentons dans le diagramme suivant les différents groupes de yôyôse(yôyôse buudu, tengendemba buudu); la liste n'est certainement pas complète et se limite avant tout à une région.¹ Nous tentons en même temps de donner un aperçu des rapports qui existent entre les différentes catégories, tels que nos informations nous permettent de les présenter.

catégorie générale	1. catégorie	2. catégorie ⁴	3. catégorie
	! <u>sikoobse</u> ² <u>môowanda</u> ²	!	
<u>yôyôse buudu</u>	<u>sada</u> ³	Kome = Porgo = F Ganame = U Konfe = L Yarba = S Tao = E Badini = Derme =	Possibilité de devenir <u>buguda</u>
<u>tengendemba buudu</u>		Pussgo = K ⁵ Gindo = I Sagara = B Werma = S E	

¹ Ainsi, selon Burema Gitti, les Bobo forment entre autres un groupe de forte yôyônem

² Caractérisent en moore certains groupes de population dans le domaine de la culture mossi qui portent des masques à certaines occasions.

³ sada, plur. sadba est le nom donné par les Fulse aux yôyôse. Nous ignorons comment les Dogon les appellent.

⁴ Les noms que nous citons ici sont des noms de groupe donnés chaque fois à un patrilinéage exogame (de manière idéale). La désignation de ces noms de groupes est en moore sondre, plur. sonda

⁵ Dans le Yatenga, nous avons les désignations Kibga, pl. Kibse pour les Dogon.

II

On distingue en gros deux sortes de buguba. La buguda est censée être donnée par Dieu (wende)¹ qui envoie les kinkirse sur terre vers les hommes. C'est la manière originelle de devenir un bugo, par la volonté de Dieu, qui fait descendre un kinkirgo sur un homme (a sigio). Celui-ci est alors un bugo de naissance (bugo sê doge ne) qui transmet sa fonction à l'intérieur de son buudu à un successeur. Si cette remise de la fonction et du kinkirgo n'a pas lieu - par ex. parce que personne ne se prête à la succession -, alors le kinkirgo se retrouve en liberté et erre le plus souvent dans la brousse.

Maintenant le risque existe pour un yôyôga, homme ou femme qui va dans la brousse (weogo)², qu'un kinkirgo vagabond lui monte dessus (duuge/zombe). Si cela arrive, la personne se met à crier (a kellemdame) et tombe pour longtemps dans une transe proche de la mort (n'lui hal n'ki). Lorsque la personne retourne au village, elle se fait connaître et la famille sait dès lors qu'elle a en son sein un kinkir'bugo. Mais cette sorte de bugo n'a pas de successeur. La fonction prend fin avec la mort du kinkir'bugo. Le kinkirgo

¹ wende, inv. désigne Dieu ; aussi : naaba wende - Chef / Maître, Dieu : est masculin.

² cf. Bonnet 1986² et Izard 1975, 1978, 1979.

disparaît de nouveau dans la brousse. De son vivant le kinkir'bugo est soumis à la volonté du kinkirgo qui lui est monté dessus. La personne perd sa propre volonté qui ne fait plus qu'une avec celle du kinkirgo (ti kinkirse yamma ne yenna yamma yeka taaba). Le kinkirgo montre tout ce qu'il veut faire au kinkir'bugo qui est obligé de suivre la volonté du kinkirgo. Il nous semble que le baga ou kinkir'baga¹ soit une forme régionale du kinkir'bugo. Dorénavant nous ne nous occuperons plus de cette sorte de bugo, qui représente plutôt pour les autres buguba une forme décadente de leur institution.

Le véritable représentant de l'Institution est donc un bugo qui est né dans un buudu dans lequel la buguda, don de wende, se transmet héréditairement. En règle générale, la fonction est remise, à la mort du bugo, à son frère cadet (de keema à yawa), si bien que le bugo est en même temps le plus âgé (kasma)² de son buudu. Le bugo est enfin libre de son choix et peut remettre la buguda à un autre membre masculin pourvu qu'il soit du buudu.

¹ cf. Bonnet 1986¹ et Delobsom 1934

² kasma, plur. kasendemba, le plus âgé. Dans un groupe d'ascendance agnatique, à quelque niveau que ce soit, il est l'homme le plus âgé de la plus vieille génération du groupe d'origine.

Cette remise de la fonction commence avant la mort du bugo avec la remise des trois pierres au successeur. Celui-ci doit cependant réussir encore d'autres épreuves avant d'être définitivement déclaré porteur de la fonction. C'est ainsi que, juste après la mort du bugo, les autres buguba lui rasent les cheveux (zu'faare)¹ et les mettent dans un canari² dont l'ouverture est bouchée avec de la terre. Ce canari est ensuite enterré dans la maison du bugo mort. Le lendemain de l'enterrement du bugo, tôt le matin, les weemnamba³ du bugo vont dans sa maison déterrer le canari. A ce moment le kinkirgo du buudu sort et la buguda monte sur le successeur⁴. Celui-ci lance trois fois le cri (a kellemdame) des buguba (yeeh ! yeh ! yeeh !) et tombe en transe (a lutame).

¹ zu'faare signifie la tonte des cheveux ; formé de zugu/faare - tête/tonte.

² yuure, plur. yuura, sorte de canaris avec une petite ouverture semblables à ce que les femmes utilisent pour aller chercher l'eau.

³ weemba, plur. weemnamba, femmes mariées du buudu de l'homme concerné.

⁴ Quant au procédé avec le canari, il existe aussi des variantes locales.

Lorsqu'il en sort, réveillé par les kinkirse (yaa kinkirse sê neka fo, pa neda sê neka fo kwoi), il se rend, sans dire un mot, chez son bugo naaba¹, où il se soumet, en tant que ba'muku², à une initiation qui dure selon la coutume quatorze ou quarante quatre jours. Le chiffre quatre, que nous rencontrerons encore maintes fois au cours de la description des rites des funérailles indique le sexe féminin d'une personne.³ On dit que le bugo est une femme (ba boola ti bugo yaa la paga)⁴.

Une fois cette période écoulée, les buguba viennent chez le bugo naaba pour chercher la personne initiée. Après les derniers rites de l'initiation qui consistent à lui mettre un collier en cuir (lagafo/laglfo) et la tenue du bugo, ils se rendent à la maison, à la zaka du nouveau bugo (bugo paale) où ce dernier effectue sur son tiibo⁵ son premier sacrifice en présence de tout le village.

¹ bugo naaba, formé de bugo/naaba - bugo/Chef. Pour notre région, il s'agit des buguba de Yisigi et Luguri.

² ba'muku, formé de baga/muku - baga/muet.

³ Le chiffre qui indique le sexe masculin est le chiffre trois. Cette symbolique des nombres est très répandue en Afrique de l'Ouest.

⁴ Cette attribution du sexe féminin ne s'applique pourtant pas au kinkir'bugo qui conserve son sexe naturel. Nous avons déjà vu que les hommes et les femmes peuvent devenir kinkir'bugo.

⁵ La zaka comme le tiibo passent du prédecesseur au successeur.

Il salue la communauté et lui demande d'assurer l'entretien à vie (zaabo) en particulier de ses weemnamba ainsi que de leurs maris (reemnamba)¹. Dorénavant il n'accomplira aucun autre travail que sa fonction de bugo. Parallèlement il est soumis à différents tabous (kisgu)² : il évite de manger ou de manipuler du bulvaka³ (sert de base pour une sauce), du lelongo⁴ (une sorte de plante herbacée qui sert aussi à la préparation d'une sauce), des kâkamma (figues), du baaga nemdo (viande de chien) et du weefo⁵ (viande de cheval). Une chose importante dans sa vie quotidienne, c'est l'interdiction de manger et de boire avec les autres, sauf si ce sont des buguba. C'est pour cela qu'il porte toujours dans son sac (gemba)⁶ ses propres calebasses et louches qui lui furent remises à la fin de l'initiation par le bugo naaba⁷.

¹ reemba, plur. reemnamba, sont les époux des weemnamba

² kisgu, inv., caractérise le tabou. Le verbe : n'kisse : interdire, être interdit.

³ et ⁴

D'après M. Ouétian Bognounou, "Les Aliments de complément d'origine végétale en Haute-Volta", dans "Notes et Documents voltaïques" 11 (3-4), 4-10, 1978, nous avons pu identifier bulvaka et lelongo.

⁵ A ces tabous peuvent s'en ajouter d'autres selon la tradition.

⁶ gemba, plur. gemse n'est pas le sac ordinaire (korgo) de la région qui est fait en peau de mouton ou de chèvre. Le gemba est une sorte de sac en cuir de boeuf que l'on porte sur l'épaule.

⁷ cf. Izard 1985, p. 156-158, où le même bugo naaba de Yisigi remet au futur Yatenga naaba une calebasse dans laquelle il sera dorénavant le seul à manger.

III

En contrepartie des sacrifices que le bugo effectuera sur le tiibo, sa propre famille et les gens du village subviendront à ses besoins. Ceci prend toute son importance le jour de la fête annuelle des buguba au Yatenga, le tiido, où chaque bugo apporte, à un certain jour de ce mois de tiido¹, son grand sacrifice annuel. A cette occasion les buguba s'entraident (ti buguba faa bee ne poore songre). Du reste, la fonction se limite au périmètre du village concerné (tenga pogâ). Mais ceci ne trouve qu'une application très limitée dans le cas d'un bugo naaba qui, par des sacrifices sur son tiibo, peut aussi exercer pour les villages dans lesquels demeurent les petits buguba qu'il a initiés (buguba kirse) et qui sont sous son autorité. Il n'en reste pas moins que chaque tiibo ne peut être utilisé que par un seul bugo, à savoir son possesseur (n'so tiibo)². Le jour de la fête des sacrifices au mois de tiido, le bugo exauce pour le village le vœu des kinkirse de son tiibo (roogô remba)³ qui souhaitent qu'abondent l'eau (ba data koom) et la nourriture (kom n'tar roogô remba). Lors du sacrifice, il s'adresse à Dieu

¹ cf. Izard 1985, p. 168 ff.

² n'so, posséder, disposer, être responsable.

³ roogô remba, formé de roogo / remba -Maison / gens, la dérivation de la voyelle finale indique la direction (vers, dans)

naaba wende) et à la Terre (naaba wende paga tenga, tenpeelem)¹ et implore la pluie et la nourriture. Par l'intermédiaire des kinkirse et de la ten'peelem son vœu parvient à Dieu, que le bugo ne peut atteindre directement, qui envoie, grâce à l'efficacité des sacrifices et danses sacrées² la pluie et la nourriture espérées pour le village.

Une autre fonction importante que le bugo exercera est la voyance : le bugo prédit (bugo a bugdame). Ce pouvoir est propre à tous les buguba qui possèdent le masque traditionnel des buguba (zoobga buguba)³. Pour faire la voyance, le bugo s'assoit, le zoobga sur la tête et sa rituelle houe (kukûro/suugo)⁴ à la main, sur un mortier à mil retourné (toore)⁵. Cela signifie que le bugo est assis sur le mortier (a zao toore)⁶.

¹ naaba wende paga tenga, formé de Chef/Dieu/femme, épouse/terre ; veut signifier que la terre est la femme de naaba wende.

ten'peelem, formé de tenga/peelem - Terre/blanc ; signifie la terre blanche.

² la danse des buguba est une partie importante de leurs rites.

³ zoobga, étymologie inconnue - renvoie à zobdo, cheveux.

⁴ kukûri, plur. kukûse ; kûri est la houe (daba) kukûri, nous semble-t-il, est formé de kûri/kûri. suugo, plur. suusa, est employé avec kukûri indifféremment, est la houe au manche long.

⁵ toore, plur. ? est un mortier ordinaire, creusé dans un tronc d'arbre.

⁶ n'zao - s'asseoir

Ainsi préparé, il appelle les kinkirse, qui viennent à lui, de telle sorte qu'il crie (a kelle) ; les kinkirse entendent et il peut les interroger. Le bugo possède la voyance ; il voit (a nenne / a yâame)¹. La langue dans laquelle le bugo transmet le message des kinkirse pendant la prédiction n'est pas le moore, mais une langue étrangère (willemd)². Il est assisté dans sa tâche par son plus jeune frère (yawa) qui reçoit le message et le retransmet dans une langue compréhensible. Le willemd n'est pourtant pas la langue des kinkirse comme on pourrait le supposer. Le bugo ne comprend pas la langue des kinkirse (tonde pa wum kinkir'gomma ye), mais il la transmet.

Le bugo a déjà entendu une fois le message en question la nuit d'avant, lorsque les kinkirse sont venus à lui et lui ont parlé. Le bugo reçoit ces informations des kinkirse pendant son sommeil, tandis qu'il rêve (a zam-sedame).

¹ Cette désignation est paradoxale : il s'agit pourtant de la langue des kinkirse (kinkirse sê gomma, ne) qu'il entend et qu'il révèle lors de la prédiction.

² willemd, est en moore du Yatenga le terme utilisé pour désigner l'étranger, ainsi que sa langue qui n'est pas comprise.

La prédiction sur le mortier à mil est donc une sorte de réminiscence de ce message (t'a buge yam n'woa¹ : il reproduit sa mémoire). Mais elle est en plus un processus de traduction. Si un homme ordinaire essaie de comprendre le message des kinkirse qu'il a par hasard entendu la nuit, alors il devient fou (a lebga gâinga)². Si des messages compréhensibles sont adressés à des hommes ordinaires, la nuit dans leur rêve, c'est qu'ils viennent des siise³. Mais ceux-ci sont des êtres humains (ye yaa neda)⁴. Et par manque de possibilité de réminiscence les hommes ordinaires oublient ces messages ; ils perdent la mémoire (fo yamma menemame). Le bugo, lui, ne perçoit pas la langue des siise.

¹ yam/yamma, plur. ? nous le traduisons par mémoire, c'est un terme génératif qui englobe la faculté de penser, la mémoire, la ruse, la subtilité. Ne pas confondre avec nyamma du domaine de la culture mandé.

² gâinga, plur. gainse caractérise toutes sortes de folie.

³ siiga, plur. siise dans la littérature est traduit la plupart du temps par âme. Remarquons seulement que ce mot fait partie en moore, langue à classes nominales, de la classe des humains et/ou de leurs semblables.

⁴ A propos du terme neda/nîsaal, cf. Badini, 1979

Les messages des kinkirse, que le bugo peut découvrir, portent le plus souvent sur des affaires futures qui concernent soit le village dans sa totalité, soit quelques uns de ses habitants. Lors de la prédiction, le bugo voit (a yenname) ce qui arrive (sên'woate), ce qui se passera l'année suivante (naa maana vêere), quels seront les effets de la saison des pluies (siâogo sê naa yii bumbu la ninga).

Si par exemple les sauterelles menacent de compromettre la récolte à venir (tenga suya), le bugo peut indiquer aux paysans les sacrifices qu'ils doivent apporter - mouton, chèvre ou poulet - afin de conjurer le danger. Puis le bugo immole en temps opportun l'offrande sur son tiibo, ce qui provoque une forte pluie qui submerge les terres et par là même entraîne au loin le danger que représentaient les sauterelles. Si une épidémie de variole menace le village (gendeba), il dit ce qu'il faut faire pour éloigner le mal. Si les habitants du village risquent d'être atteints par la tuberculose (bi), le bugo connaît les sacrifices à faire sur le tiibo ou sur le teng'kuga¹ pour faire passer le danger. Il en était ainsi jusqu'à l'époque où le Blanc (lasaara / nasaara) arriva et put conjurer ces maladies par les vaccinations (kosgo).

Dans de nombreuses affaires de la vie quotidienne, le bugo s'avère être aussi un homme de conseil et d'assistance ; ceci en particulier dans les cas où des personnes du village sont déchirées par la maladie. La plupart du temps,

¹ teng'kugri, plur. teng'kuga caractérise des pierres de forme phallique, qui servent d'autel (cf. photo dans l'ouvrage de Schweger-Hefel/Staude 1972).

les victimes viennent voir le bugo pour lui demander de les délivrer du mal. Mais il arrive aussi souvent que les kinkirse préviennent le bugo des maladies qui atteindront les habitants du village. Pour détourner ou combattre les maladies, le bugo prépare un médicament (tiim), le plus souvent à base de plantes¹. Encore aujourd'hui, les buguba sont très sollicités dans cette fonction de guérisseurs villageois ; en particulier par les femmes.

En ce qui concerne les villageois individuellement, le bugo peut apprendre par les kinkirse, en vertu de quelle infraction commise telle personne est mourante (woa la neda sê ki, woa la kisgu ninga moasa la neba saam) et quel est le tabou (kisgu)² dont il faudra tenir compte à l'avenir. Il voit maintenant (a yâtame moasa), crie (n'kellem) et parle ensuite (n'tokse).

¹ les buguba refusent énergiquement l'appellation de tiim soba (formé de médicament/connaisseur, possesseur) qui a pour eux une connotation péjorative et qui est synonyme de sôya (cf plus loin) et de wâgdre (voleur). Ils se plaisent à y inclure aussi les kinkir'baga.

²
La définition que nous connaissons jusqu'ici des tabous de la population du Yatenga est négative : kisgu est tout ce qui, en cas de transgression se termine par la mort de celui qui a offensé le tabou. kisgu peut être par ex. l'inceste, les mariages entre groupes endogames, les mariages entre hommes circoncis et femmes non excisées, la transgression des interdits sur les aliments, le contact avec certaines personnes, etc...

IV

Comme nous l'avons déjà vu, la principale tâche des buguba consiste à assouvir la faim et la soif des kinkirse par des sacrifices. Ceci est la pratique rituelle des yôyôse dont la force (yôyôse panga) parvient à la Terre Mère (ti yôyôse panga lebga ten'peelemâ)¹. L'autel le plus important pour ces sacrifices, nous l'avons vu, est le tiibo, une coupole saillante de terre argileuse pilée et séchée. Mais la désignation exacte de cet autel est tiib'wende², qui représente un homme (rawa). Le yôyôga, lui, présente le sujet de cette représentation de façon plus précise encore, comme étant : a yaa fo baa (c'est ton père). En complément il y a un deuxième autel du bugo, le tiib'roogo³, une coupole basse de terre argileuse pilée et séchée qui représente une femme (paga). Le yôyôga se veut une nouvelle fois plus précis en disant que : a yaa fo maa (c'est ta mère).

¹ Pour plus de détails sur les sacrifices cf. plus loin où sont traitées la représentation et la description des grandes fêtes sacrées des yôyôse (3^e partie de notre travail sur le bugo).

² tiib'wende, formé de tiibo/wende - tiibo/Dieu.

³ tiib'roogo, formé de tiibo/roogo - tiibo/maison

Le seul endroit, où nous avons pu visiter ces deux autels, qui sont construits en plein air, au sud de la zaka, non loin de l'entrée de la cour (dagnôore), est Yisigi¹. Il nous manque encore beaucoup d'informations précises sur la fonction et la signification exactes de ces deux autels. D'après ce que nous avons pu apprendre jusqu'à maintenant, les sacrifices publics pour la fête du tiido sont apportés ensemble sur les deux autels. Les sacrifices réalisés sur le tiib'wende s'adressent directement à Dieu (naaba wende), mais ce sont les kinkirse du tiibo (toogâ remba) qui portent devant lui les vœux de pluie et de nourriture formulés par la population. Les sacrifices réalisés sur le tiib'roogo parviennent directement à ten'peelem (naaba wende paga tenga)² laquelle se rend ensuite avec le vœu sacré de pluie et de nourriture devant son mari (naaba wende) auquel elle doit demander le consentement pour pouvoir condescendre au désir de ceux qui apportent des sacrifices.

Outre ces autels et lieux sacrés des yôyôse et des buguba, nous connaissons les pierres sacrées (ten'kuga) pour la fertilité des arbres et des plantes (tilimbuguri)³, les bosquets sacrés (kaôgo)⁴ et les trous (vâdgo)⁵.

¹ Un détail important pour nos connaissances topographiques encore très superficielles des zakse des buguba : l'entrée de la cour (dagnôore) est orientée vers l'est.

² En fait un ten'peelem se trouve partout où il n'y a pas de weogo (à propos de ce contraste cf plus haut), c'est pourquoi les sacrifices à la ten'peelem peuvent être faits à même la terre, sans autel.

³ tilimbuguri, étymologie inconnue.

⁴ kaôgo, plur. ?

⁵ vâdgo, plur. ?

On peut se rendre à chacun de ces lieux de sacrifices avec des demandes (neda¹ faa bee ne bôosgo). Parce que le yôyôga connaît les chemins de tous les lieux sacrés et de toutes les méthodes de sacrifice ainsi que ceux des ancêtres (teng'kuga ne kiimse² soya la tonde mii), il se consacre à eux par des promesses sacrées³. Ce sont les yôyôse, tengenbîisi qui suivent ces chemins et qui sont obligés de les suivre.

¹ On remarque ici, avec raison que ces lieux sacrés sont considérés comme des êtres humains ou semblables à l'homme. Car ce sont en fait les kinkirse qui habitent là-bas. Concernant le terme neda cf. Badini 1979.

² Le premier devoir d'un yôyôga est de faire un sacrifice sur le kimsroogo pour les kiimba. Ce n'est que lorsque ce devoir est accompli que le bugo peut opérer sur les autres lieux de sacrifices.

³ n'kâabe, promettre, consacrer. C'est le terme généralement employé pour désigner le sacrifice dans la région que nous étudions.

V

Dans cette partie nous nous pencherons plus en détail sur une tâche et fonction toute particulière des buguba, qui consiste à sauver la vie d'êtres humains, menacés directement par l'intervention des kinkirse. Il s'agit là des kinkirse qui ne trouvent plus de tiibo sur lequel ils pourraient se fixer pour y assouvir leur soif éternelle. Il y a de moins en moins d'autels auxquels le bugo peut apporter convenablement ses offrandes. Ainsi un kinkirgo insatisfait et vagabond cherche une femme¹ qui, par son rôle médiateur, lui permet de laisser libre cours à ses humeurs maussades et à sa mauvaise volonté. Le kinkirgo monte sur la femme par derrière (duuge/zombe) et celle-ci devient une sôya², servante d'un kinkirgo abandonné et par conséquent devenu méchant.

Si par exemple un enfant innocent (bi wenga/koom bio)³ dort sur une natte, la sôya s'approche pour exercer sur lui son action maléfique. En tant que femme de main du kinkirgo, elle enlève la vie à l'enfant (ba yokdalame neda). Ce n'est pourtant pas l'être humain lui même (neda ninga) qu'elle enlève mais bien ce qui fait la vie d'un homme, c-à-d. sa siiga (neda tara siiga). La sôya s'en empare

¹ Dans le domaine de la culture mossi, ce ne sont que les femmes, chez les Dogon (Kibse), ce sont les hommes et les femmes

² sôya, plur. sôoba, est jusqu'ici généralement traduit dans la littérature par mangeuse d'âme. Pour la sôya des Dogon nous connaissons le terme tîwê/têwê, mais nous ignorons de quel dialecte ce terme provient

³ Ce sont les termes utilisés pour désigner les enfants non circoncis (non initiés).

donc pour le kinkirgo et l'emporte le plus souvent dans un endroit inconnu. La victime, en l'occurrence un enfant innocent, reste dans le coma. Lorsque les parents constatent l'attaque mortelle qu'a subie l'enfant, alors ils savent qu'il n'y a que le bugo qui peut faire quelque chose.

Le bugo leur cite un certain nombre de choses qu'ils doivent lui apporter : mugudugu¹, siin'yamde², unealebasse neuve³ et un poulet⁴. A partir de cela, le bugo est en mesure de préparer un médicament contre la sôya ou selon le cas contre les kinkirse (sôya tiim, ou selon le cas kinkirse tiim). Grâce à sa méthode de voyant, le bugo, assis avec sa houe (suugo) et son masque (zoobga) sur un mortier à mil retourné, peut voir ce qui a été dérobé à l'enfant, c-a-d sa siiga et où elle a été emportée. Il pourra soit convoquer

¹ mugudugu, sorte de gateau, en forme de petites boules et préparées à partir du petit mil grillé, de graines d'arachide grillées (krukru), de sel et de piment fort : tous ces ingrédients sont pilés ensemble dans un mortier pour obtenir une pâte.

² sim'yamde, formé de siini/yamsem - sésame pilé qu'on lave pour enlever l'écorce ; ensuite on y ajoute du sel et on délaye le tout dans de l'huile. Lorsque la pâte est légèrement dorée, on la retire à l'aide de petites louches (zu'togo) et la consomme sous forme de demi-boules.

³ wam'paale, formé de wande/paale -alebasse/neuf.

⁴ nôaga, plur. nôose, poulets ordinaires en liberté

la sôya voleuse et meurtrière et son kinkirgo, soit se rendre à l'endroit où il sait que se trouve la siiga. A l'aide du médicament qu'il a préparé, le bugo peut s'emparer de tout ce que la sôya et les kinkirse ont autour d'eux et chez eux. Il peut même saisir, prendre, les kinkirse (bugo toê n'dike kinkirse). Il saisit donc la sôya (a yokda sôya) et prend la siiga qui a été dérobée (n'dik'neda siiga), la tient bien, retourne chez le mourant (n'talle siiga t'a lebse), lui rapporte sa siiga, si bien qu'il n'est pas condamné à mourir (soba pa kiid ye).

VI

Il apparaît clairement, surtout à travers le cas dramatique de l'enlèvement de la siiga mais aussi tout au long de l'exposé, que dans toutes ses activités le bugo est soit le partenaire, soit l'adversaire des kinkirse. Ceci est le premier point important de référence.

Mais dans toutes ses activités le bugo n'entreprend jamais rien sans demander une aide supplémentaire pour assurer la réussite. Il exprime cette demande par des sacrifices qu'il fait le plus souvent sur le tiibo, et dans lesquels il s'adresse toujours à Dieu (wende) et à la Terre (ten'peelem) (wende la ba bôoseda, ti song kay, 'd kirgd' a tiibo, 'd kirgd' a naaba wende paga tenga, ten'peelega : -"ils demandent à Dieu d'apporter son aide ; nous apportons l'offrande au tiibo, nous apportons l'offrande à la Terre, femme de naaba wende, Terre blanche¹".) A cela peuvent s'ajouter, selon les circonstances, d'autres sacrifices pour demander de l'aide, qui sont adressés aux kinkirse qui demeurent dans des bosquets sacrés ou dans des trous ('d kirgda kaôgo, 'd kirgda vâdgo).

¹ n'kirge, répandre, verser d'unealebasse. Les liquides sacrés sont l'eau fraîche (koom maasga), une boisson à base d'eau et de farine (zom koom) ainsi que le dolo (raam) n'kirge est le terme général pour désigner les sacrifices au cours desquels des liquides sont répandus.

A travers tous ces sacrifices le bugo suit ses ancêtres (yaab'namba)¹ qui étaient aussi des yôyôse. Le bugo connaît ses devoirs en matière de sacrifices, devoirs qui lui ont été transmis avec la tradition (rogemike)². Mais il ne connaît pas l'endroit d'où lui vient l'aide (tonde pa mii songre sê bee ye). Peut-être vient-elle d'en haut (songre bee yingri), peut-être de la Terre (songre bee tengâ). En ce qui concerne l'aide qu'il peut recevoir (songre woa sê bee n'teka faa) le yôyôga, le bugo est le seul à savoir ce qu'il doit faire pour qu'elle lui soit accordée. Dans tout cela le bugo est toujours parfaitement conscient de qui il dépend, qui est à l'origine de tout, de ce qu'il y a à faire et de ce qu'il peut faire. Sa buguda, envoyée de Dieu lui-même, (buguda, yenna yiita wende nenge) descend vers lui (n'siga fo).

L'origine et la dépendance de la fonction du bugo s'exprime clairement dans le rapport qu'il a avec les forgerons qui ont reçu leur métier directement de Dieu (questions rhétoriques : ka wende sê winige, pa wennaam sê sik ne - est-ce que ce ne serait pas Dieu qui leur aurait montré, est-ce que ce ne serait pas Dieu qui l'aurait amené ?) Mais que ferait un bugo et plus généralement un yôyôga sans les instruments et outils que seul le forgeron sait lui confectionner ? (la question rhétorique correspondante : yôyôga maand a a woana, ba paam suugo, ba paam kûri, ba paam lare ? - que ferait le yôyôga pour avoir une houe, une "daba" ou une hache ?).

¹ yaab'namba, formé de yaaba/namba - terme classificatoire qui désigne tous les ancêtres à partir de la deuxième génération en ligne agnatique / au pluriel signifie êtres humains : neda

² rogemike, formé de n'roge/n'mike - naître/trouver

Sur la base de cette parfaite connaissance du fait qu'ils sont dépendants de Dieu (wende) les buguba le suivent dans tout leur travail (tondame sê tuumda yaa wennaam sakla kanga)¹. C'est à lui qu'ils s'adressent en tout premier lieu dans leurs demandes sacrificielles (ye la 'd bôoseda).

¹ wennaam, formé de wende/naam - Dieu/pouvoir, signifie Dieu puissant

B I B L I O G R A P H I E

#####

- Alexandre, G., 1953 La langue moré, Dakar, 2 vol. (Mémoires de l'Institut français d'Afrique noire, 34)
- Badini, A. 1979 Les éléments de la personne humaine chez les Môsé, Dakar, Bulletin de l'IFAN, T.41, ser.B, n°4
- Bonnet, D. 1986¹ Représentations culturelles du paludisme chez les Moose du Burkina, Ouagadougou, ORSTOM
- 1986² Procréation et maladies de l'enfant chez les Moose du Burkina, à paraître aux éditions de l'ORSTOM
- Delobsom, D. 1934 Les secrets des sorciers noirs, Paris
- Frobenius, L. 1924 Dichten und Denken im Sudan, Jena (Atlantis,5)
- Gérard, B. 1985 "Nous les Kurumba, nous sommes des gens à problèmes : ce que nous avons trouvé, nous ne pouvons pas le laisser", Paris, Cah. ORSTOM, sér. Sci. Hum., vol.XXI,n°1, p. 35-42
- Izard, M. 1975 "La naissance d'un village", Ethnologische Zeitschrift Zürich 1 : p. 49-54
- "La nature, les hommes, le roi", Systèmes de signes, Paris, p. 299-305
- "Transgression, transversalité, errance"
- 1979 La fonction symbolique, Paris, p. 289-306
- 1980 Les archives orales d'un royaume africain, Paris 2 t. en 7 vol. multigr. (Laboratoire d'Anthropologie sociale)
- Gens du Pouvoir, gens de la terre, Paris

.../...

Pageard, R. "Recherches sur les Nioniossé", Etudes voltaïques,
1986 nouvelle série, 4x, p. 5-71

Schweeger-
Hefel, A. et Die Kurumba von Lurum, Wien
Staude, W.
1972

Schweeger- Masken und Mythen. Sozialstrukturen der Nyonyose
Hefel, A. und Sikomse in Obervolta, Wien.
1980

Schweeger- Kinkirse-Boghoba-saba. Das Weltbild der Nyonyosi
Hefel, A. (Burkina Faso), Wien.
1986

Staude, W. cf Schweeger-Hefel, A.

-o-o-o-o-o-